

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 16 (1878)
Heft: 50 [i.e. 51]

Artikel: Paris à la course : [suite]
Autor: L.M.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-184929>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 29.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

ne se trouve pas mal sur l'échafaud, — si la vanité, l'espoir à peu près assuré d'être honorablement cité dans les journaux, lui donne la force de dissimuler sa terreur, toute la presse constate « son courage ». Comme s'il ne fallait pas plus de courage, de laid courage par exemple, c'est-à-dire de force de nerfs pour couper une femme en morceaux que pour subir passivement un supplice d'un instant auquel on n'a aucune chance de se dérober.

Le courage consiste à affronter volontairement un danger que l'on voit, qu'on pourrait et qu'on ne veut pas éviter, parce que le but est grand, noble, généreux. »

Paris à la course.

VII

Je conduisis donc mes deux compatriotes aux Halles centrales, qui recèlent de quoi satisfaire la curiosité pendant des journées entières, et constituent, au dire de tous, un monument unique en Europe. Ceux qui demeurent dans ce quartier ont dû certainement répéter plus d'une fois ces vers de Boileau :

Qui frappe l'air, grands dieux, de ces lugubres cris ?
Est-ce donc pour veiller qu'on se couche à Paris ?

Dès une heure du matin, dans toutes les rues aboutissantes, les lourdes charrettes circulent ; on déballe poissons, gibier, légumes, beurre ; tout cela s'entasse pêle-mêle ; tout cela est destiné à nourrir ce colosse, ce grand consommateur qu'on appelle Paris. Les premiers rayons du soleil n'ont pas encore empourpré l'horizon que déjà plusieurs pavillons sont envahis par des marchands qui viennent s'approvisionner pour tous les autres marchés de la capitale. Tandis que certaines femmes, qui ont passé la nuit en fête et en vains plaisirs, soupent encore sur le boulevard, les dames de la Halle qui se sont cependant couchées fort tard, sont sur pied.

Cette réflexion donne l'occasion de faire connaître à nos lecteurs une de ces bizarres industries qu'on ne trouve qu'à Paris ; c'est celle de réveilleur nocturne, dont la race tend cependant à disparaître de jour en jour. Moyennant un sou, le réveilleur se charge de venir sonner au domicile de sa cliente. Autrefois il poussait un cri que lui aurait envié la chouette, au grand désespoir de tous ceux qui avaient encore de longues heures à dormir. L'autorité a supprimé le cri. De nos jours, le réveilleur se contente de tirer une sonnette, et peut gagner, à ce métier, 6 à 7 francs par jour.

Jusqu'à 9 heures du matin, on ne rencontre guère aux Halles que les fournisseurs, les marchands ambulants, les restaurateurs, les maîtres d'hôtels, cuisiniers et pourvoyeurs de grandes maisons. Bientôt tout change : la cloche du marché sonne, et l'on voit se disperser les détaillants qui vont exercer leur industrie dans les divers quartiers. Dès lors et jusqu'à la fin de la journée, se succèdent dans le plus indescriptible imbroglio, cuisinières, femmes de charge, petites bourgeoises, ou-

vriers en blouse, toutes les nuances du public parisien. C'est une vraie fourmilière humaine, une Babel de cris et de sons représentant toute la série de modulations et de bruits que l'oreille peut percevoir. Saisissons-en quelques échantillons au passage :

Une dame, accompagnée d'un charmant petit garçon, marchande des merlans.

La dame. — Combien le merlan ?

La marchande. — Oh ! quel joli petit ange vous avez là... C'est 30 sous, la petite mère. Quel joli chérubin, vous a-t-il de jolis yeux ! permettez que je l'embrasse... tout le portrait de sa mère.

La dame. — Je vous en donne quinze sous.

La marchande. — Quinze sous ! va donc, râleuse, avec ton singe !

Et, un peu plus loin :

— Voyez, monsieur ! De la raie tout en vie ! Frais comme l'œil ! La vue n'en coûte rien ! — Combien ? — Trois francs. — J'en donne moitié. — De quoi ? moitié ? Faudrait donc que je l'aie volée ? Moitié ! Faut-il encore un palanquin pour la porter à monsieur ? Va donc te coucher, malheureux, on t'attend !

Certaines dames de la Halle ne sont pas toutes d'une grande sobriété. Il faut longtemps causer avec la pratique, vanter sa marchandise, et comme la langue remue avec une incroyable volubilité, le gosier se dessèche, et il faut l'arroser ; aussi ces dames ont-elles toujours à leur portée une bouteille à laquelle elles donnent de fréquentes accolades. Et le babil d'aller son train. Nous en écoutions deux qui parlaient politique : « Figurez-vous, mam' Pitanchu, qu'un plébiscite c'est tout simplement une question à laquelle il faut répondre oui ou non. — Mais si, répliquait son interlocutrice, au lieu de dire non, on dit : Zut ! — Ça ne fait rien, c'est tout de même un plébiscite. »

S'il y a d'innombrables industries qui s'exercent aux Halles centrales, à la surface du sol, il y en a d'autres encore plus étranges qui s'exercent au-dessous. Car il y a les Halles souterraines qui correspondent exactement aux pavillons, dont elles ont l'élégance, la hardiesse et la grandeur. Il y a là deux mondes superposés. Chaque boutique des pavillons du dessus a une boutique souterraine correspondante, où le marchand serre et conserve au frais ses denrées. Deux mille becs de gaz éclairent ces caves immenses, où s'exercent des industries spéciales et des plus curieuses, dont nombre de gens vivent toute l'année. C'est un curieux spectacle que celui de ces femmes qui consacrent à leur besogne une grande partie de la nuit, fredonnant une chanson quelconque pour ne pas s'endormir, se racontant des légendes lugubres ou des causes célestes, et remuant leurs doigts avec une agilité merveilleuse. Elles sont vêtues de lourds et bizarres vêtements, quelquefois de gros paletots d'hommes aux nuances fanées ; elles ont l'air souffreteux et triste, et font, en général, un singulier contraste avec les grosses marchandes pour qui elles travaillent.

Nous y remarquons :

Les gardeuses, chargées par les acheteurs de garder les gros tas de marchandises qu'il viennent d'acquérir ; — les écosseuses de pois ; — les coupeuses de queues de cerises ; — les compteurs d'œufs, qui tiennent la comptabilité de l'entrée et de la sortie ; — les mireurs, qui passent à la flamme de la chandelle d'innombrables volatiles déplumés ; — les préparateurs de fromages, qui font jaunir le chester, pleurer le gruyère, couler le brie ou piquer le roquefort ; — les rangeurs d'os, qui élèvent en espaliers, le long des murs, leur marchandise, dont on fait un très grand commerce ; — les manipulateurs de beurre ; — les plumeurs, les tueurs et les videurs de volailles, qui égorgent 60 poules à l'heure et plument à nu un sujet en moins de cinq minutes ; — les gaveurs de pigeons, qui ont 25 centimes par douzaine de pigeons gavés, c'est-à-dire bourrés du grain insufflé de la bouche du gaveur dans le bec de l'animal, etc, etc.

Nous fîmes plusieurs fois le tour des Halles, au milieu des tas de légumes, des fruits de toute espèce, des crevettes, des homards et des huîtres. Je marchais en tête, ne m'arrêtant devant aucun étalage, afin d'éviter les offres insistantes et les quolibets des dames de la Halle, ce qui me donnait parfois une attitude plus ou moins embarrassée, qui ne leur échappa point, car une grosse marchande de poisson dit à sa voisine, en me voyant passer : « Mère Touchard, regardez donc si celui-là n'a pas l'air d'un porte-plume en promenade. »

Presque au même moment, Favey et Grognuz, qui me suivaient à cinq ou six pas de distance, étaient aux prises avec une autre marchande, espèce de femme à barbe, qui leur lançait des regards de tigresse. Mes deux compagnons, qui avaient sans cesse le nez en l'air, venaient de mettre maladroitement le pied dans un tas de homards vivants et de casser quelques pattes par-ci par-là.

— Ote-toi donc de là, grand bêtard !... Ne vois-tu pas que tu estropies ces pauv'bêtes.

— Est-ce qu'on l'a fait par exprès, dit Favey. Pourquoi mettez-vous vos écrivices au milieu du chemin ?

— Va donc, va donc, Samoyède en vacances, retourne dans ton trou !

Et Grognuz, vivement piqué de cette apostrophe, qui s'adressait aussi bien à lui qu'à son beau-frère Favey, s'avance vers la grosse femme et lui dit en fronçant les sourcils : « Dites-voir, vous doit-on quelque chose, à vous ? »

Craignant une intervention de la police, j'entraînai mes deux compatriotes hors des Halles. Et Grognuz de répéter à demi-voix : « J'aimerais bien savoir ce qu'elle a voulu dire avec son « Samoyède. »

(A suivre.)

Un voyage en Allemagne

Il y a 40 ans.

Raconté par M^{me} H. Pernod, dans le Musée neuchâtelois.

Que dirait feu le brave père Gatschet, s'il revenait parmi les vivans et trouvait le chemin de fer, établissant une com-

munication facile et prompte entre Neuchâtel et Berlin, où l'on peut aller en moins de 36 heures, lui qui faisait ce trajet en 21 jours avec ses bonnes voitures, connues sur tout le parcours comme le moyen le plus sûr et le plus commode pour transporter à l'étranger les jeunes bonnes et les institutrices, que l'on aurait craint de confier aux risques et périls d'un voyage en diligence !

Dans ce temps là, c'est-à-dire il y a 40 ans environ, Berlin était la terre promise des jeunes filles de Neuchâtel qui avaient un frère, un fiancé, dans le bataillon Neuchâtelois. Les sentiments contrariés s'y réfugiaient. C'était un champ d'activité qu'on dépeignait sous les plus agréables couleurs ; c'était le but suprême vers lequel aspirait la pensionnaire qui se vouait à l'enseignement.

Chaque départ de Gatschet était annoncé par la Feuille d'Avis et par le tambour : « Le... de ce mois, il partira une bonne voiture pour Berlin, Hambourg, Brème, Dresde, Leipzig, Francfort, etc. »

Alors on convenait du prix, qui, pour Berlin, était de 14 louis d'or par personne, logée, nourrie et rendue à destination. On payait 10 louis avant le départ, le reste à l'arrivée.

C'est ainsi que je fis le voyage il y a 40 ans. Nous étions dix. Père Gatschet conduisait une voiture à six places. Jacob R., qui jouissait du surnom de « gentil Jacob », avait la voiture à quatre places sous sa direction. C'étaient des berlines de voyage, très commodes, bien suspendues, chargées de malles et de bagages comme les diligences, mais nous n'allions pas aussi vite ; on ménageait les chevaux, qui devaient faire le trajet d'un bout à l'autre.

Pour jouir de quelques moments de plus de la présence de nos parents, nous étions allés attendre la voiture à Anet, où l'on dina en famille. Quelle émotion quand elle arriva et avec quel déchirement de cœur on s'installa dans cet imposant véhicule qui nous emmenait si loin de notre pays. Mais papa Gatschet cherchait à nous égayer par de bonnes et pratiques consolations, et le mot pour rire... puis on était six, un peu serrés ; toutes avaient le même sort, le même but et nous étions si jeunes ! L'aînée avait ses 19 ans accomplis, la cadette n'en comptait encore que 17. Une place était réservée à une demoiselle L... qu'on devait prendre à Bâle, et qui retournerait en Russie où elle avait déjà passé bien des années. Elle pouvait avoir 35 ans. Comme elle nous paraissait vieille et d'un autre siècle, avec son air roide, guindé, et sa manie de vouloir morigéner ! Quand on a 18 ans, qu'on est émancipée au point de faire partie de la caravane de papa Gatschet ce qui signifie la perspective d'une position d'institutrice en Allemagne, on ne se croit plus un enfant et l'on accepte avec quelque impatience des conseils et des observations trop répétées ; mais nous étions cinq et quelquefois neuf contre une ; de sorte que nous étions en majorité pour rire et nous égayer.

On voyageait à petite journée. Le soir on arrivait de bonne heure à l'hôtel où nous passions la nuit et où nous étions contentes de prendre un peu nos ébats. Si c'était dans un endroit isolé, sur la grande route, nous courions, nous faisions des jeux en plein air, et quelquefois sous les regards paternels de Gatschet, qui était notre très vigilant protecteur. La jeunesse de l'endroit se joignait à nous. Plus d'une fois, on improvisa ainsi un petit bal. Comme nous étions gaies et insouciantes ! Et pourtant, quand le soir, nos têtes se posaient sur l'oreiller, que de larmes coulaient en silence et aussi parfois pendant la journée ? s'il arrivait à l'une ou à l'autre de s'attrister, cela devenait contagieux, et toutes nous pleurions au souvenir de cette patrie qu'on quittait, de ces parents qui pensaient à nous !...

Nous étions parfaitement bien logées et traitées. La journée se passait assez rapidement. Alors on avait le temps de voir la contrée qu'on traversait ; on pouvait faire ainsi un bon cours de géographie. Quelques-unes étudiaient, d'autres lisaient pour se distraire, ou dormaient. Mlle L. était de ce nombre ; elle n'étudiait plus, mais elle prenait un soin minutieux de sa personne, et cherchait, à notre amusement, à réparer des ans l'irréparable outrage... en fabricant et s'appliquant un cosmétique peu coûteux pour l'entretien du teint et de la peau. Nous avions remarqué qu'elle pillait, au